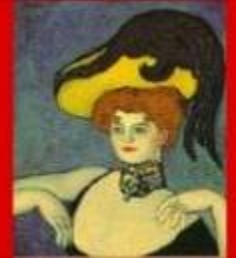


NUMERO 491

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



L'assassinat masqué de la psychanalyse¹

par Nathalie Jaudel

Dans un numéro déjà ancien de la revue *Diogène*, Marc Fumaroli déplorait la substitution des biographies « scientifiques » aux « Vies ». Pour la biographie savante, disait-il, « Le Grand Condé n'est plus le Grand Condé, mais un produit de la vieille société féodale aux prises avec l'essor de la monarchie administrative et, plus profondément encore, il est ce soldat s'imaginant traverser le Rhin à gué, mais que le sens de l'histoire emporte, simple occasion pour l'historien de mesurer l'étiage du fleuve et sa vitesse [2] ».

Déboulonner les grands hommes

Je voudrais examiner la logique à l'œuvre dans l'écriture par Élisabeth Roudinesco des biographies de Lacan, puis de Freud. C'est d'une opération à plusieurs temps qu'il s'agit. Elle ne consiste pas seulement en une entreprise de déboulonnage des statues des grands hommes. Après tout, ni Freud ni Lacan n'étaient des demi-dieux, et en ce qui concerne le premier d'entre eux, Jacques-Alain Miller a bien souligné, à propos du *Crépuscule d'une idole* de Michel Onfray, que la sacralisation menait nécessairement à des contrecoups agressifs et à la diabolisation en réponse [3].



L'important est que ce qui est en jeu, c'est une entreprise de déboulonnage de leurs œuvres, de mise à bas du socle même sur lequel leur pensée s'est élaborée.

- temps 1, la biographie de Lacan :

Ce dont il s'agissait là, comme j'ai essayé de le démontrer dans *La légende noire de Jacques Lacan* [4], c'était de faire resplendir l'éclat du premier Lacan — celui du Nom-du-Père et du retour à Freud — pour mieux réduire à néant la totalité de son enseignement après 1965.

- temps 2, la biographie de Freud [5] :

La première lecture m'a imposé l'idée que l'objectif d'Élisabeth Roudinesco était d'éliminer Lacan. Pas seulement la personne de Lacan (même si elle ne lui consacre qu'un paragraphe et, en note, quelques mentions plus ou moins évaluatrices de la portée de sa lecture de Freud) mais bien au-delà, de rendre impossible toute lecture lacanienne de l'œuvre de Freud.



Je m'explique : en faisant de l'inconscient freudien « le monde souterrain du chaos et des Titans » (287) et de Freud un personnage gothique obsédé d'occultisme et d'irrationnel, tout droit sorti de *Wuthering Heights*, un romantique noir issu des Lumières sombres, déchiré entre idéal de la science et ce qu'elle appelle, à d'innombrables reprises, sa « capacité à se laisser envoûter par le démoniaque, l'occulte, le *pharmakon* et l'*Unheimlich* » (269), un homme « hanté par l'utopie télépathique » (315), « défiant les forces obscures propres à l'humanité pour en éclairer les puissances souterraines, au risque de s'y égarer » (360), Élisabeth Roudinesco sape minutieusement tout ce que, dès le début de son enseignement, Jacques Lacan nous a appris à tenir pour précieux dans l'invention freudienne, soit d'avoir justement extrait l'inconscient de sa gangue romantico-mesmérienne pour en définir les lois rigoureuses de fonctionnement. Même Jean-Bertrand Pontalis reconnaissait que l'inconscient freudien n'avait rien à voir avec ce qui était défini sous ce terme auparavant : « L'inconscient freudien n'est ni celui des romantiques ou des mystiques, ni l'inconscient cérébral. Il a des règles de fonctionnement et même sa logique, il produit des phénomènes dont le rêve est le prototype et qui sont interprétables ; il est lisible. » [6]

Si, nous dit Lacan, « Freud se laissait de temps en temps chatouiller par [...] les phénomènes psy » [7], mettre cette tentation à une place centrale, c'est éliminer la fonction de la parole, et le champ du langage. C'est refuser de voir qu'il n'a eu de cesse de distinguer la psychanalyse de ces phénomènes [8] et qu'il a déclaré à Jung que sa théorie de la sexualité était le seul rempart possible contre « la marée de boue noire de l'occultisme » [9].

Déboulonner leurs œuvres

Décrivant son projet à Marcel Gauchet, Élisabeth Roudinesco prétendait s'être inscrite en faux contre un double mouvement : d'un côté celui des psychanalystes qui « refusent d'examiner les faits historiques et ressassent les écrits historiques de Freud comme un texte sacré » et qui lorsque ils s'intéressent à sa vie se livrent à des « interprétations psychanalytiques tout à fait hasardeuses ». De l'autre, celui des antifreudiens, et surtout d'Onfray, qui se livreraient à des « exercices de destruction truffés d'erreurs factuelles » [10].

Il n'est pas faux de dire que les psychanalystes abordent les textes freudiens comme des textes sacrés, mais à condition de se souvenir qu'un texte sacré est un texte qui a des règles de lecture et d'interprétation tout à fait particulières, lesquelles comportent notamment une extrême attention à sa *lettre* [11]. Freud recommandait d'ailleurs de prendre les rêves comme un texte sacré [12].

Et en ce qui concerne les interprétations psychanalytiques hasardeuses, il est certain qu'il y a lieu de s'en méfier.

Mais qui a écrit, par exemple, que « Lucian Freud avait un lien quasi-animalier avec le corps fantasmé de son grand-père » (518) ?

Qui affirme qu'« en choisissant de lire *La Peau de chagrin* à la veille de sa mort, Freud se confrontait certes à l'image de son corps décomposé et de son agonie par inanition, mais avant toute chose il déroulait sous nos yeux l'histoire d'une vie mauvaise qui aurait pu être la sienne s'il n'avait pas survécu à son combat contre lui-même » (512) ?

Qui soutient qu'« âgé d'à peine 40 ans et souffrant parfois d'impuissance, [Freud renonça] à toute relation charnelle » (68), étant « curieux de se livrer à cette expérience qui excitait son imagination » ?

Qui n'hésite pas à déclarer que « Freud mena avec Marie Bonaparte l'une des cures les plus réussies de sa pratique » même si « [subissant] lui-même de douloureuses interventions, il n'avait guère les moyens, dans une telle situation transférentielle, d'interpréter la jouissance éprouvée par Marie à manier le bistouri » (389-390) ?

Qui élucubre sur le téléphone installé Berggasse entre les appartements de Dorothy Burlingham et d'Anna Freud en en faisant « une étonnante mise en acte de l'utopie télépathique qui hantait, en cette époque troublée, l'imaginaire de Freud et Ferenczi » (315) ?



Et Élisabeth Roudinesco n'eût-elle pas été mieux inspirée de traiter l'œuvre de Freud comme un texte sacré plutôt que d'écrire que *Malaise dans la civilisation* était un « hymne à l'amour, au progrès, à la science et à la République platonicienne » (430)? Que son « ambitieuse Métapsychologie » était pour le moins « obscure et défaillante » (229) et que « maigre consolation » elle n'eut « jamais d'autre utilité que de servir de rempart à quelques entreprises de psychologisation de la psychanalyse » (230)? Que la psychanalyse est une « thérapeutique de l'aveu » (103), située quelque part dans un lieu étrange « entre savoir rationnel et pensée sauvage, entre médecine de l'âme et technique de la confession, entre mythologie et pratique thérapeutique » (108)? Que s'il forgea, à propos de la sexualité féminine, le syntagme « continent noir », c'est à raison de son effroi devant la sexualité féminine, dont témoignerait tout spécialement « une certaine crainte devant les chow-chows noirs » et le fait que « lui-même était né noir » (379)? Que la psychanalyse traite les névroses et pas les psychoses, et qu'au fond son efficacité n'est avérée que « sur les grands bourgeois intellectuels qui trainaient leur mélancolie dans les sanatoriums de l'Europe de la Belle-Epoque » [13] ?



Détruire la psychanalyse

Je me suis rendue compte que c'était donc de bien autre chose que d'empêcher la lecture lacanienne de Freud qui était ici en jeu : il s'agit tout simplement de détruire la psychanalyse elle-même. Au prétexte d'« historiciser », ce dont il est question, c'est de la ranger parmi les phénomènes historiques, au magasin des accessoires. Élisabeth Roudinesco prétend s'opposer à Onfray, mais elle fait exactement l'inverse : tout en rétablissant la vérité historique sur un certain nombre de points outranciers, elle dit en réalité la même chose que lui.

Pire, elle dénie à la psychanalyse toute actualité. J'en veux pour preuve le choix même du titre : *Freud en son temps et dans le nôtre*. S'il est bien question de le replacer « en son temps » sur le mode que dénonçait Fumaroli à propos du Grand Condé (juif viennois fils des lumières allemandes inventant une étrange modernité fondée sur le retour au passé ancestral) pas un mot n'est consacré à « dans le nôtre ». Ainsi s'avoue silencieusement le but recherché : Freud, dans notre temps, est représenté pour l'historienne par... un trou. L'auteur de ce qu'elle appelle « révolution de l'intime » sans lui donner plus de contenu que celui d'une vaste chose molle pataugeant à la frontière entre mythologie et occultisme, est certes replacé dans son temps, mais c'est pour l'y reléguer et l'y laisser mourir et en aucun cas pour nous enseigner sur ce que la pratique qu'il a inventé garde d'actualité, de modernité, de subversion inentamée.

Comme elle l'a déclaré récemment aux *Inrocks*, « les “psys” d'aujourd'hui doivent faire le contraire de ce que faisait Freud d'une certaine manière : demander à leurs patients ce qu'ils pensent de leurs rêves, et attendre, avec empathie. [...] Je préconise le retour à des cures courtes pour les névrosés, avec des psychanalystes qui parlent et ne restent pas muets ou arrogants avec des sentences incompréhensibles à la place d'interprétations. » [14]

C'est la version Roudinesco du « Grand remplacement » : celui de la psychanalyse par une vague thérapie empathico-bavarde.

Comme l'a écrit, sur le site Œdipe, notre collègue Dominique Chancé : « Les cures sont presque toujours un “fiasco” ou des demi-échecs, parce que Freud ne voit pas ceci, ni cela, oublie, est aveugle, etc. [...] On se demande, finalement, pourquoi la psychanalyse est une découverte aussi importante et géniale, après tant d'erreurs et d'échecs, d'ombres et de folies, avec tout le romantisme noir, les fascinations faustiennes » [15].

Voici donc mon hypothèse : si les biographies de Lacan et de Freud de Roudinesco ont eu tant de succès, si la dernière en date a recueilli tant de prix en cette époque qui pourtant ne porte guère la psychanalyse dans son cœur, c'est qu'elle a subrepticement pris la tête de la SAMCDA — la Société d'Assistance Mutuelle Contre le Discours Analytique [16].

Cette intervention a été prononcée au Séminaire de la Règle du Jeu, « Freud, Lacan : comment écrire leurs biographies », avec Nathalie Jaudel, Éric Laurent, René Major et Catherine Millot, le 25 janvier 2015.

Vidéo disponible sur le site <http://laregledujeu.org/2015/01/30/18887/video-freud-lacan-comment-ecrire-leurs-biographies/>

Lire aussi l'intervention de C. Millot dans [LO 484](#) : « Du mésusage du témoignage ».

1 : Ce titre est inspiré de celui du livre d'Agnès Aflalo, *L'Assassinat manqué de la psychanalyse*, Nantes, Éd. Cécile Defaut, 2009.

2 : Marc Fumaroli, « Des “Vies” à la biographie : le crépuscule du Parnasse », *Diogène*, n°139, « La biographie », 1987, p. 15.

3 : Cf. Jacques-Alain Miller, « Communiqué à propos du *Crépuscule d'une idole* », 15 avril 2010.

4 : Nathalie Jaudel, *La Légende noire de Jacques Lacan. Elisabeth Roudinesco et sa méthode historique*, Paris, Navarin–Le Champ freudien, 2014.

5 : Elisabeth Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, Paris, Seuil, 2014.

6 : Jean-Bertrand Pontalis, « La route du lointain » in Sigmund Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, Folio bilingue, 2003, p. 14.

7 : Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 15 février 1977, inédit.

8 : Par exemple, Ernest Jones, *La Vie et l'œuvre de Freud*, III, PUF, p. 447-448 : « Quand on alléguera devant vous que j'ai sombré dans le péché, répondez calmement que ma conversion à la télépathie est mon affaire personnelle, comme le fait que je sois Juif, que je fume avec passion, et bien d'autres choses encore, et que le thème de la télépathie est, par essence, étranger à la psychanalyse ». Cf. également, Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXI, « Les non dupes errent », leçon du 20 novembre 1973, inédit.

9 : Sigmund Freud, Carl Gustav Jung, *Correspondance 1906-1914*, Paris, Gallimard, 1992, note 5, p. 293.

10 : « Désacraliser Freud », entretien entre Elisabeth Roudinesco et Marcel Gauchet, *Le Nouvel Observateur*, n° 2600, 4 septembre 2014, p. 77.

11 : Cf. Jacques Lacan, Le Séminaire, livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, Seuil, 1978, p. 152.

12 : Cf. Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1976, p. 437.

13 : « Désacraliser Freud », *op. cit.*, p. 77-78.

14 : Elisabeth Roudinesco, « Freud a construit un mouvement des Lumières », propos recueillis par Jean-Marie Durand, *Les Inrocks*, n° 981, 17 septembre 2014.

15 : La recension de *Sigmund Freud, en son temps et dans le nôtre* par Dominique Chancé est disponible sur www.oedipe.org/fr/prixoedipe/2015/roudinesco

16 : Cf. Jacques Lacan, « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 519.

Onfray déménage

par Jacques-Alain Miller



1. – Pourquoi les Papous ?

Onfray affiche la vertu du philosophe devenu homme public : c'est, selon Foucault, la *parrésia*, en grec le tout-dire, le dire-vrai, le franc-parler. Il dit leurs quatre vérités aux puissants, déboulonne les idoles, psalmodie des réquisitoires sans réplique. Quand le dosage est bon, on se l'arrache de la gauche à la droite. Il lui arrive de s'embrouiller, et alors, patatras !

Il y a peu, dans *Le Point*, notre justicier prenait d'assaut Saint-Germain-des-Prés, déclaré « village papou », et décapitait sans pitié sa mafia gauche caviar. À l'acmé du massacre : « Je préfère une analyse juste d'Alain de Benoist à une analyse injuste de Minc, Attali ou BHL... Les Papous vont hurler ! Mais ils ne me feront pas dire que je préfère une analyse injuste de BHL sous prétexte qu'il dit qu'il est de gauche. » (extrait cité par J.-J. Bourdin dans son entretien lundi avec Onfray).

Ce dimanche, Manuel Valls intervient. Lui affiche la vertu du chef : l'autorité, toujours voisine chez lui de la colère. Le voilà qui rive son clou au philosophe : « Quand Michel Onfray explique qu'Alain de Benoist au fond vaut mieux que Bernard-Henri Lévy, ça veut dire qu'on perd les repères ».

Onfray est aussitôt dans tous les médias : il n'a pas été lu, il a été mal lu, il va jusqu'à proposer dans *Le Figaro* « une explication de texte ». Le problème selon lui ? Valls est « un crétin ». Mais non. Il y a plutôt quelque chose de tordu dans le propos d'Onfray.

Celui-ci présente un conflit des préférences. A) Étant « homme de gauche », je (Onfray) suis censé préférer les hommes de gauche à ceux de droite. B) Étant philosophe, je préfère le juste à l'injuste, le vrai au faux. C) Étant philosophe avant que d'être de gauche, je donne le pas à B sur A : mieux vaut une vérité de droite qu'une erreur de gauche.

Ce chiasme du préférable n'est pas du cru d'Onfray. Il a trouvé son expression classique dans la sentence latine « *Amicus Plato, sed magis amica veritas* » : Platon est mon ami, mais la vérité est une amie plus chère encore. Cette pensée vient de Platon, est reprise par Aristote. Cicéron, lui, fait le choix contraire : je préfère me tromper avec Platon plutôt qu'être dans le vrai avec Pythagore (origine du célèbre « Plutôt se tromper avec Sartre qu'avoir raison avec Aron »).

Ce qui cloche dans la version Onfray, c'est qu'il n'est pas, loin de là, l'ami de BHL. Il ne peut le souffrir. Du coup, le « *Plato amicus* » sur quoi repose le proverbe est invalidé. Patatras ! Et c'est ce qui autorise la lecture faite par Valls.

En fait, c'est la version de Tarski, grand logicien, qui aurait pu donner un sens au charabia d'Onfray : « *Inimicus Plato, sed magis inimica falsitas* », soit : BHL est mon ennemi, mais l'erreur est une ennemie plus grande encore.

Reste un mystère : pourquoi s'en prendre aux Papous ? Les cultures papoues inspirèrent les plus grands ethnologues : Malinowski, Margaret Mead, Godelier. Qui es-tu, Onfray, pour les mépriser ?

2. – Logique du charabia

Je voudrais maintenant rendre justice au charabia d'Onfray, en déployer toutes les subtilités, en dégager le sens profond.

Je commencerai par une « curiosité » pointée par Maria de França (« Manuel Valls, Michel Onfray et Bernard-Henri Lévy : l'enjeu du débat », *La Règle du jeu*, 8 mars 2015) : « on a le droit, nous, de trouver très curieuse cette façon de sortir de la naphtaline un intellectuel, Alain de Benoist, totalement oublié. » En effet, pourquoi Alain de Benoist ?

Pourquoi imputer à ce personnage précisément la paternité de « l'analyse juste » dont « l'analyse injuste » de BHL fait le pendant ? L'attaque étant *ad hominem*, BHL étant l'homme cible, la mention de son nom s'impose, est légitime, est nécessaire. En revanche, mentionner Alain de Benoist n'est pas nécessaire, mais contingent : n'importe quel autre personnage de droite aurait aussi bien fait l'affaire à cette place. Le choix du nom propre n'a aucune incidence sur la validité logique du raisonnement.

On pourrait donner à la théorie des préférences d'Onfray l'axiomatique suivante :

A) le vrai, V, l'emporte sur le faux, F ;

A') scolie : toute thèse V (juste, vraie, exacte) l'emporte toujours, quel qu'en soit l'auteur, sur toute thèse F (injuste, fausse, erronée) ;

B) tout nom appartenant au paradigme des « gens de droite » peut se voir attribuer la production d'une thèse V ;

C) tout nom appartenant au paradigme des « gens de gauche » peut se voir attribuer la production d'une thèse F.

Le charabia d'Onfray reposerait dès lors sur l'implication suivante, valide bien que redondante – puisque le fait que l'auteur de thèse soit de droite ou de gauche est neutre quant à la validité de la formule. À savoir : pour tout x tel que x est une thèse vraie ayant un auteur de droite, et pour tout y tel que y est une thèse fausse ayant un auteur de gauche, x vaut mieux que y .

Le choix des noms propres destinés à exemplifier l'homme de droite auteur d'une thèse vraie et l'homme de gauche auteur d'une thèse fausse n'est pas une décision d'ordre logique, mais idéologique ou sentimental, c'est-à-dire foncièrement rhétorique.

Dans le cadre d'une polémique contre BHL, rien de plus légitime que d'identifier de ce nom l'homme de gauche auteur d'une thèse fausse. Seulement, l'hostilité d'Onfray à l'endroit de BHL est telle qu'elle déborde son schéma logique des préférences croisées. D'où le sentiment d'avoir affaire à du charabia.

Ce qui met par terre le chiasme d'Onfray, c'est qu'il se refuse à reconnaître à BHL la qualité d'homme de gauche. Il souligne en effet que BHL « dit qu'il est de gauche ». Il s'agit donc à ses yeux d'une assertion illocutoire, exprimant une opinion du sujet sur lui-même, ce qui présuppose que lui, Onfray, se refuse à donner à ce dit le statut d'une vérité objective. Dès lors, rien n'empêche la fausseté supposée de la thèse de BHL de s'étendre à sa qualité d'homme de gauche. Autrement dit, Onfray laisse entendre, suggère, que BHL est un faux « homme de gauche ».

Il en résulte que l'axiome du préférable, qui pose que, dans tous les cas, le vrai vaut mieux que le faux, n'a pas pour seule conséquence le scolie affirmant que toute thèse vraie vaut mieux qu'une thèse fausse. Il en implique aussi un autre : qu'un *vrai* homme de droite auteur d'une thèse *vraie* vaut mieux qu'un *faux* homme de gauche auteur d'une thèse *fausse*. C'est ce scolie qui justifie pleinement la lecture faite par Manuel Valls du charabia d'Onfray.

Celui-ci s'est débattu comme un beau diable, a contesté cette lecture sur tous les tons et dans tous les médias, a qualifié Valls de « crétin ». Il n'empêche : de crétin, dans cette affaire, il n'y en a qu'un, et c'est Onfray.

Ce qui, en l'occasion, crétinise ce garçon qui, par ailleurs, est loin d'être inintelligent, ce sont les débordements de sa haine. Haine de BHL. Haine de la mafia élitiste et décadente dite de Saint-Germain-des-Prés. Haine de la gauche sous toutes ses formes connues, ou presque. De tous ceux qui s'expriment dans les médias en 2015, Onfray est de loin le plus constamment haineux, il est le seul dont le style transmet quelque chose de l'Action française. Le *Rivarol* d'aujourd'hui est loin derrière.



3. – Le choix d'un nom propre

Maintenant, quel nom choisir pour exemplifier l'homme de droite auteur d'une thèse vraie ?

Il y a des noms dont l'association à la notion de « thèse vraie » blesserait le sens commun du public ou, pour parler comme Orwell-Michéa, la « *common decency* ». En effet, considérer quelqu'un comme l'auteur d'une thèse vraie comporte inévitablement un effet de sens laudatif. Mettons que je dise par exemple : « une thèse vraie de Hitler ». Même si par ailleurs j'affirme haïr le personnage, cet énoncé comporte un éloge, puisque je présuppose que Hitler est quelqu'un qui est capable d'énoncer (au moins) une thèse vraie.

Or, il est par ailleurs constant que Hitler a énoncé bon nombre de « thèses vraies », du genre : « Je vais réoccuper la Rhénanie par surprise, et ils ne bougeront pas », « Personne ne m'empêchera de réaliser l'*Anschluss* », « On va tourner la ligne Maginot comme le préconise Manstein, et on les battra à plates coutures », etc. Étant donné l'exactitude de ces assertions prévisionnelles, rien ne s'oppose sur le plan de la stricte logique à ce que l'on parle des « thèses vraies » de Hitler. Pour reprendre la phrase mémorable de Roland Dumas dans son dialogue avec Jean-Jacques Bourdin, du 16 février dernier, « Pourquoi ne pas le dire puisque c'est une réalité ? »

Cependant, faire de Hitler, dans le cadre d'une argumentation purement logique, le sujet de l'énonciation de thèses vraies, c'est une chose. C'en est une autre que de le faire dans la « sphère publique » (au sens de Habermas). Là, ce nom propre emporte une connotation que ne négligera aucun locuteur un peu dégourdi, qui ne souhaite pas se voir prêter des sympathies pour le nazisme.

De ce fait, le choix du nom propre doit répondre à des critères extra-logiques de tact et d'opportunité. Ce nom a le statut d'un signifiant rhétorique, caractérisé par sa « nébulosité », selon le mot de Roland Barthes. L'effet qu'il est susceptible d'avoir sur le public est à calculer à l'avance.

Dans le cas présent, l'harmonie du propos voudrait qu'en face de BHL, soit placé le nom d'un intellectuel de droite peu ou prou comparable, à savoir une personne notoire, actuellement active, ayant un accès aisé, voire privilégié, aux médias, prompt à s'exprimer haut et fort sur les questions d'actualité et les problèmes de l'heure.

Or, qui est Alain de Benoist ? C'est un authentique intellectuel autodidacte d'extrême-droite. C'est un auteur prolifique. C'est aussi un chef d'école ayant eu son heure de gloire dans les années post-68, quand Robert Hersant et Louis Pauwels lui confièrent, et à son groupe de « La Nouvelle Droite », l'orientation et la rédaction du *Figaro-magazine*, qu'avaient illustré en leur temps François Mauriac et Raymond Aron. Néanmoins, son nom ne satisfait nullement aux réquisits que je viens d'explicitier. D'où l'étonnement de Maria de França.

Ce n'est pas dire que le choix de ce nom par Onfray soit immotivé. On peut l'expliquer, comme le fait Renaud Dély, par « les points communs et convergences » entre Benoist et Onfray que met en évidence le dernier numéro de la revue de M. de Benoist, *Éléments* (« Michel Onfray et les “idées justes” d'Alain de Benoist », *Bibliobs*, 9 mars). Ce serait, en somme, un prêté pour un rendu.

Il n'en demeure pas moins qu'un autre nom que celui d'Alain de Benoist serait venu se placer tout naturellement en face de BHL, sans étonner personne : celui d'Eric Zemmour. Lui satisfaisait parfaitement aux réquisits informels que j'ai énumérés. D'où l'hypothèse qu'il y a eu dans le propos d'Onfray métaphore signifiante (au sens de Lacan). Le signifiant « Alain de Benoist » aurait été substitué à « Eric Zemmour », lequel serait « tombé dans les dessous ».

Pour autant que cette métaphore ait eu lieu, quel a été son effet de sens ?

1) Concernant BHL, la métaphore opère par contamination : elle l'envoie rejoindre Alain de Benoist dans la naphthaline et dans l'oubli. Associer BHL à Zemmour aurait été l'associer à une dynamique très actuelle et grosse d'avenir ; l'associer à Benoist, c'est le mettre au passé, l'enterrer, c'est l'équivalent d'un : « À mort, BHL ! » ou « Déjà mort, BHL ! »

2) Concernant Onfray lui-même, la métaphore opère inversement par décontamination : associer les noms de BHL et de Zemmour aurait corrélativement associé le nom d'Onfray à celui de Zemmour. Du coup, serait devenu lisible ce qu'il s'agit pour Onfray de laisser incompris du lecteur.

C'est ce que nous allons examiner maintenant.



4. – Comment être « de gauche » à droite



Ceci est ce que j'appelle le chiasme d'Onfray : plutôt une analyse juste d'Alain de Benoist qu'une analyse injuste de BHL. Jusqu'à présent, nous l'avons analysé comme tel, hors contexte. Replaçons-le maintenant dans le contexte de l'entretien du *Point* dont il est extrait.

Le chapô de la rédaction exprime sans fard qu'Onfray est dans une phase de transition, de déménagement politique, et on ne sache pas que le personnage, si prompt à rectifier tout propos le concernant, ait jugé bon de se manifester dans ce cas. Texto : « Le philosophe fustige la gauche bien-pensante. Assez pour que la droite le récupère... » En effet, Onfray s'est mis en route. Il est en train de migrer, avec armes et bagages, de la gauche à la droite.

Cependant, ce qui fait la difficulté de l'opération, c'est qu'Onfray sait n'avoir d'intérêt pour la droite que s'il la rejoint tout en restant un « homme de gauche ». Il lui faut, en somme, accomplir ce tour de force : être un « homme de gauche » à droite, voire « l'homme de gauche » de la droite.

Cela exige : a) que la droite soit définie comme un lieu, et non plus comme une classe d'individus ; b) que, contrairement au dit de Danton sur la patrie, lui, Onfray, puisse emporter la gauche sous la semelle de ses souliers.

Une condition peut satisfaire à ces deux exigences à la fois. C'est celle qu'énonce le Sertorius de Corneille devant Pompée : « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis ». C'est l'entreprise d'Onfray : démontrer que la gauche n'est plus à gauche, qu'elle est toute où il est.

Ce n'est pas moi qui abandonne la gauche, vocifère Onfray, c'est elle, la garce, qui m'abandonne, et, ce faisant, elle se quitte elle-même. Comme l'a souligné Baptiste Rossi, la gauche d'Onfray n'est « ni la gauche bobo, ni la gauche communiste, ni la gauche libérale, ni la gauche islamiste, ni la gauche bien pensante, ni la gauche zoophile, ni la gauche Mitterrand, ni la gauche marxiste, ni la gauche Sarkozy... » (« Michel Onfray, la mafia ne passera pas », *La Règle du jeu*, 9 mars). Dans son entretien du *Point*, la rage que met Onfray à stigmatiser toutes les dérives de la gauche le conduit en effet à définir la gauche par ce qu'elle n'est pas. Cela revient à transposer en philosophie politique le procédé majeur de la théologie négative, dont le premier théoricien fut, à la fin du V^e siècle ledit Pseudo-Denys l'Aréopagite, « le père de la mystique ». Je signale en passant qu'il est regrettable que le volume de ses *Œuvres complètes*, jadis traduites chez Aubier par Maurice de Gandillac, soit épuisé.

L'apophasme d'Onfray à l'endroit de la gauche (Wikipédia : du substantif grec *apophasis*, issu du verbe *apophēmi*, « nier ») ne connaît qu'une seule limite : Onfray lui-même. Baptiste Rossi l'exprime plaisamment : « On peut dire que la définition de la gauche pour Michel Onfray commence à Michel et s'arrête à Onfray. » C'est la solution du problème. La vraie gauche étant toute là où est Onfray, se confondant en quelque sorte avec sa personne, il lui est loisible de se compromettre avec la droite, frayer, flirter, baiser avec elle, voire lui faire des enfants, sans cesser pour autant d'être de gauche.

Il y a bien une perte de repères, comme le signale Manuel Valls, mais elle n'est pas due à une éventuelle désorientation d'Onfray. Tout au contraire, désorienter, c'est sa tactique. Pour réussir son installation à droite comme « homme de gauche », il lui faut brouiller les pistes autour de lui. L'idée est de créer une situation trouble où la fameuse chatte ne puisse retrouver ses petits. Le passage par le « cosmos » y aidera.

Dans son roman *1984*, Orwell imagine que le ministère de la Vérité, organe de la propagande du pouvoir, martèle les trois slogans du Parti : « WAR IS PEACE », « FREEDOM IS SLAVERY », « IGNORANCE IS STRENGTH ». Onfray, qui se répand dans presque tous les médias depuis une semaine, est à lui tout seul un petit ministère de la Vérité à son service exclusif. Quels slogans subliminaux diffuse-t-il ? Quelque chose comme : « LA GAUCHE N'EST PLUS LA GAUCHE », « LA DROITE, C'EST BEAUCOUP PLUS QUE LA DROITE », « ONFRAY DIT LE VRAI SUR LE VRAI ».



5. - Flash sur l'avenir

1. - Maintenant qu'Onfray a déplacé ses pénates à droite, il est d'autant plus urgent pour lui de réaffirmer son identité d'homme de gauche. Il lui faudra donc mettre l'accent sur certains « marqueurs » présumés de gauche.

Il y a bien son antilibéralisme, mais il ne suffit pas à faire la différence. Antilibéral, le conservateur l'est tout autant. Voir par exemple l'entretien de Denis Tillinac dans *Le Figaro* du 14 mars, publié sous le titre : « Si la droite est une version libérale de la gauche, elle mourra ». Antilibéral, le néo-fasciste réformé l'est bien davantage que le membre moyen du Parti socialiste, d'où la boutade d'Alain de Benoist : « Je me sens plus à gauche que Manuel Valls ! » Enfin, personne qui ne sache que le Front National est désormais la plus grande force politique antilibérale du pays, reléguant loin derrière elle Mélenchon, le Front de gauche, les trotskystes.

Onfray devra donc se montrer inventif. Quelles astuces va-t-il trouver pour sauver sa réputation d'homme de gauche ? Jeter l'opprobre sur les gauches réelles, c'est bien, mais c'est insuffisant. Je le verrais bien picorer chez les uns et chez les autres quelques « vérités de gauche » auxquelles s'associer et donner son label.

2. - Combien de temps les gauches mettront-elles à enregistrer la défection d'Onfray ? *L'Obs* semble avoir fait son deuil du puissant plumitif. Ce n'est pas le cas à *Libération*. *Marianne* est complaisant : on encense ses élucubrations « cosmiques » ; on lui offre un espace pour dézinguer Valls ; le chroniqueur littéraire déplore que les politiques se mêlent du « débat culturel » : c'est dire, en somme, « Valls, à la niche ! » Voyons quelle sera la durée du temps-pour-comprendre chez les personnes un peu dures d'oreille.

3. - La droite conservatrice et l'extrême-droite fêtent le retour de l'enfant prodigue. On a vu qu'Alain de Benoist, grand antichrétien devant l'Éternel, avait adoubé Onfray. Dans *Le Point* de cette semaine, Christine Boutin n'est pas en reste : elle lui pardonne son athéisme militant, car « sa volonté de chercher la vérité à partir du réel rejoint l'incarnation chrétienne », mystère et boule de gomme. Puis, elle tombe en pamoison : « Il ose même proclamer la fin de la gauche ! »

Giesbert ne se cache pas d'être « un vieux pote » d'Onfray. Il serre dans ses bras « le colosse » dont il admire la puissance de travail. Il protège depuis toujours « notre Savonarole national », persécuté par « les commissaires de la police de la pensée ». En Onfray, il défend, croit-il, à la fois le fils de pauvres, le plouc et l'hérétique.

La vraie droite libérale et modérée ne sera vraisemblablement pas sur la même longueur d'onde que FOG, son dandy. Le cas Onfray sera-t-il une pomme de discorde entre les droites ? Il faudra regarder à la loupe les « positionnements » des uns et des autres.



6. – Les Papous, voici pourquoi

Nous en savons un peu plus long sur Onfray. Reste encore le mystère papou. Avons-nous maintenant de quoi le percer ?

De quoi s'agit-il en somme ? D'une bonne petite blague pas bien méchante. Elle consiste à assimiler Saint-Germain-des-Prés à un « village papou ». On sait que Saint-Germain fut brocardé dans les années de l'après-guerre, puis durant les guerres coloniales d'Indochine et surtout d'Algérie, comme étant le quartier de la gauche intellectuelle de la capitale, un peu comme Greenwich Village (« *the village* ») à New York ou Bloomsbury à Londres, du temps des Keynes, Lytton Strachey, Virginia Woolf.

C'est une plaisanterie raciste, bien entendu, mais qui tient davantage au son qu'au sens. On ne peut pas dire que « l'ethnie papoue » serait visée en tant que telle. C'est le mot « papou » qui compte, avec l'allitération interne de ses labiales, « p... p... », et le « ou » final qui rappelle ces « hou... hou... » dont le signifié va de l'appel amical à la dérision hostile.

Il ne s'agit donc pas de ces Papous dont les cultures passionnèrent les grands ethnologues, pas du tout. C'est seulement qu'en français, vu l'esprit de la langue, un certain ridicule s'attache au mot « papou », mais aussi une certaine tendresse, comme dans « papounet », diminutif familier de « papa ». Quand on tient les intellectuels de Saint-Germain pour des snobs éthérés, voire dégénérés, les appeler « Papous », d'un nom qui évoque en français la signification générale du non civilisé, du sauvage, c'est rigolo, tout le monde comprend ça.

Bref, la blague d'Onfray sur les Papous, plus franchouillard tu meurs. C'est du meilleur style « Tontons fngueurs ». C'est du Michel Audiard. Tout l'esprit de l'anarchisme de droite est là.

7. – È finita la commedia

J'ai lâché le mot. Il n'y a pas à fléchir : Onfray est de cette famille spirituelle, qu'illustrèrent en littérature Anouilh, Marcel Aymé, Antoine Blondin, Céline, Michel Déon, et de moindres seigneurs.

C'est cette famille qui fit de Saint-Germain l'objet électif de sa détestation. Leur cible, pendant l'Occupation, c'étaient les « zazous » – ah ! les voilà, les ancêtres de nos « papous » – la jeunesse non conformiste, qui vomissait Vichy, aimait le jazz et portait parfois l'étoile jaune par solidarité avec les Juifs (voir la notice Wikipédia). Ce furent ensuite les « existentialistes » que nos anars de droite vouèrent aux gémonies.

Je dis que personne ayant l'oreille littéraire, et quelque connaissance de l'histoire du pays au XX^e siècle, ne saurait méconnaître en Onfray le surgen de cette tradition bien française.

L'anarchisme de droite ! Sa politique est infâme. La littérature lui doit de très belles pages, de grands écrivains. Son style et sa conception du monde ont profondément imprégné « l'idéologie française ». Ne pas chercher à la bannir : c'est une part du génie de la France, de Gabin à Delon, des *Pieds-Nickelés* au *Voyage au bout de la nuit*, dont Beauvoir disait dans ses mémoires : avec Sartre, « nous en savions par cœur un tas de passages. Son anarchisme nous semblait proche du nôtre ».

Oui, entre l'anarchisme de gauche et celui de droite, au début, il y a toujours des recoupements. « Faut l'temps » pour que ça se décante. Pour Onfray, le temps est venu.

Lisez sa tirade haineuse contre la gauche.

Voyez comme il exècre les Robespierre, les Marx, les Sartre.

Voyez son mépris, et pour l'intelligentzia, et pour « la masse abêtie », celle qui « jouit de la servitude volontaire et descend dans la rue comme un seul homme au premier coup de sifflet médiatique » (dans *Le Point*, n°2216, p. 40).

Voyez son « socialisme proudhonien », utopie attrape-nigaud qui n'a jamais prospéré que dans les cercles de l'extrême-droite (voir l'histoire du cercle Proudhon).

Voyez sa posture de « pauvre qui serre les poings », brûlant de prendre sa revanche sur les bourges, et de l'emporter sur les héritiers par son énergie d'« enfant du peuple humilié. Caliban n'a qu'une envie : devenir Prospero. Ou plutôt, prendre sa place ».

Voyez-le jouer au « fauve » pourchassé par « la société anonyme des imbéciles et des salauds ». Là-dessus, Giesbert le serre sur son cœur : théâtre de l'amitié virile. « La morale anarchiste-de-droite se vit dans une défensive permanente. »

Voyez la tendance de son verbe à « l'autobiographie généralisée, envahissante », au point qu'elle se donne libre cours dans son prochain opus, annoncé sous le titre *Cosmos*.

Voyez sa nostalgie réactionnaire, « son opposition au siècle », et, simultanément, sa conviction que le triomphe de ce même siècle est « inéluctable », que l'aristocratie de l'esprit est destinée à être piétinée et vaincue. Car son populisme « est moins le choix délibéré des victimes que le choix tout aussi délibéré des vaincus ».

Enfin, « son idéal sur terre, c'est le pavillon de meulière » – c'est maintenant, le succès venu, « un nouveau QG bas-normand » à Caen, nous apprend Giesbert – « et c'est le type social du petit entrepreneur, dont l'image positive parcourt tous ses livres ».

Ce que ma tirade anaphorique vous invite à voir chez Onfray, ce sont autant de traits qui dessinent une figure unique et reconnaissable entre toutes, celle de l'anarchiste de droite.

Apprenez que les citations qui parsèment mes lignes après la mention de Robespierre, Marx, Sartre, sont extraites d'un même livre : l'essai de l'historien Pascal Ory, *L'anarchisme de droite*, paru en 1985 chez Grasset. Il n'y est pas question d'Onfray, dont le premier livre est de 1988.



8. – Cosmico-comique

Les extraits de *Cosmos* que donne *Le Point* de cette semaine sont déjà réjouissants.

Onfray a la nostalgie des âges où les hommes étaient « en contact direct avec le cosmos, et leur vie se réglait sur le mécanisme d'horlogerie impeccable de l'Univers ». Quelle présomption de la part des humains, ces petits minuscules, de s'être rebellés contre l'ordre des choses ! « La pierre obéit au cosmos, la plante, l'animal aussi, bien sûr, mais pas l'homme » Bref, *Bye Bye Kant*, et la suite. C'est une tirade pour Jean Gabin.

Onfray s'est dépassé. Il s'est trouvé. Il le dit : « C'est mon premier livre ». Il se contentait jusqu'à présent d'être un râleur réactionnaire post-soixante-huitard. Le voici maintenant réactionnaire post-1789, à l'unisson de la pensée contre-révolutionnaire la plus pure, la pensée originelle de la contre-révolution, la plus hostile aux Lumières. Son emblème : l'anguille lucifuge. À bon entendeur, salut.

« Entre ici, ami de mon cœur », lui disent, et Bonald, et Maistre, et Maurras, et Pétain.

9. – Nouveau flash

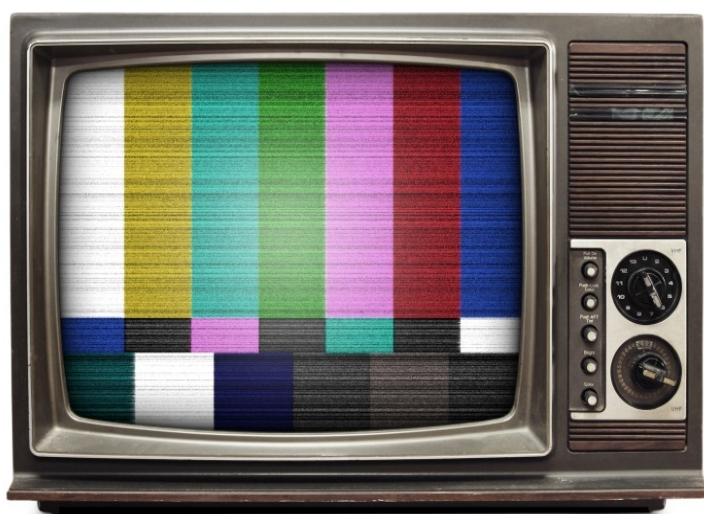
Onfray : notre Joseph de Maistre, le style en moins, le bagout d'Audiard en plus.

Zemmour, néo-bonapartiste, peut passer, en comparaison d'Onfray, pour un progressiste.

Non, Onfray ne sera pas « l'homme de gauche » de la droite. Aucune chance. Il sera, il est déjà le néo-anarchiste de droite que l'époque attendait.

Énergie, souffle, ruse, charme, charisme, culot, il passe bien à la télé : il a tout pour durer.

N.B. : la première partie de ce texte est parue dans Le Point de cette semaine, n°2218, p. 59.



L'œil boulimique et le loup

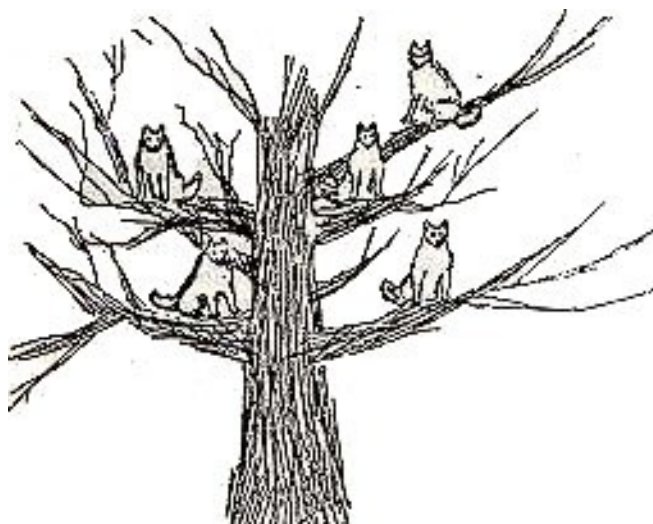
par Mauricio Tarrab



Un jeu enfantin d'antan illustre bien mon propos sur l'Empire des images et ses sujets – sans lesquels il n'y aurait pas d'empire –, nous, les consommateurs. Il comprenait une ritournelle que les enfants chantaient en faisant la ronde : *Promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas... Loup y es-tu ?* Le loup n'y était pas, les enfants reprenaient leur ronde et chantaient à nouveau. Jusqu'à ce que, de temps en temps, le loup y soit et apparaisse en produisant la joie qui brisait l'amusante ronde enfantine. Au-delà du Père, cette joie montrait finalement la vérité libidinale du jeu.

Aujourd'hui, cette jouissance s'est déplacée. À présent, nous jouons dans le bois de nos écrans, de nos nuages, de nos réseaux sociaux, confiants dans le fait que l'impossible sera rendu possible – la connexion étonnante, immédiate, à des milliers de kilomètres ; la protection anonyme de nos idées, pauvres ou géniales, ou de nos images, ou de nos vidéos ; l'illusion de créer une nouvelle forme de relations personnelles... Un personnage de *South Park*, la série avec ces enfants indomptables et hyperlucides, le disait avec innocence : « Mes contacts sur Facebook sont beaucoup plus nombreux que les amis que je n'ai pas ».

Nous, les sujets de l'Empire des images, croyons – oui, nous croyons – que là, dans cet empire, l'illusion de l'éternel se maintient, que le temps reste congelé, que tout peut se récupérer. Nous serions freudiens en disant que c'est une façon de renier la mort. Ce serait comme *L'invention de Morel* [1] pleinement réalisée. Mais c'est finalement un reniement du réel. *Promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas... Loup y es-tu ?*



Dans son texte « La méprise du sujet supposé savoir » [2], Lacan illustre le pouvoir du signifiant hors-sens, en indiquant comment, dans l'histoire de la Bible, l'apparition de quelques mots en hébreu écrits sur le mur de la ville, pour que tout le monde les lise, a fait choir un autre empire : Babylone.

Dans notre Babylone du XXI^e siècle, ce ne sont pas les paroles et leur pouvoir qui comptent. Dans l'Empire des images, c'est le voile de Maya comme tel qui se projette sur le mur du langage, fait défailir le langage. Il le rend ténu et brillant à la fois, il le rend virtuel et en fait un déchet face aux images. Les centaines, les millions d'images peuvent faire oublier que le réel sans voile, sans parole et, certes, sans images, guette comme toujours, ou pire que jamais, pendant que nous jouons dans le bois. Lacan l'enseigne à propos du fantasme, cette fenêtre sur le réel, qui finalement s'étend sur les dispositifs technologiques, comme Marshall McLuhan, dans les années 1970, le signalait avec l'extension des sens par les machines.

L'Empire des images montre sa face fascinante ou horrible qui, avec la vraisemblance d'un tour de magie, fait que tout semble possible. Possible et sans mystère. Choquant et sans reliefs. Plan, sans profondeur.

Traçons un arc. À une extrémité, le mystère que le personnage de *Blow up* d'Antonioni veut percer à partir d'un détail insignifiant de la photo qui l'obsède, ou les premières photos de « portraits de famille » faites avec précision, ou, en remontant plus loin, le doigt levé de Leonardo, ou aussi bien le sourire du père de Ram qui transmet encore de la vie au milieu de la mort [3]. À l'autre extrémité, nous mettrions l'aridité des *selfies* actuels, où ce qui se présente est un « je suis ici » pathétique ou un « j'étais là », bêtise qui donne du prestige au touriste, comme dirait Bourdieu, converti en « déclencheur de feuilleton ». Nous serions alors d'accord avec Henri Cartier-Bresson, qui savait quelque chose de l'éternel, de l'instant et de l'image : « Les faits ne sont pas intéressants. C'est le point de vue sur les faits qui est important (...) Certaines photos sont comme des nouvelles de Tchekhov ou de Maupassant. Elles sont rapides et, en elles, il y a tout un monde » [4].



L'argument de la Commission organisatrice d'ENAPOL VII sur « L'Empire des images » souligne, entre autres, qu'il ne s'agit pas du fait que « l'image, belle et unique, soit reine et enserme dans sa prison subtile l'innommable de la jouissance et le réel » [5]. Le thème est autre, c'est la reproduction innombrable, la multiplicité, l'omniprésence des images, où le référent se volatilise, se dissipe. John Berger l'anticipait dans un essai éblouissant [6] à propos de la révolution des reproductions dans le domaine de l'art. C'est maintenant passé dans la vie quotidienne, avec les conséquences imprévisibles et démesurées de l'époque d'Internet.

Devons-nous retourner en arrière en allant contre cet Empire ? Avec la psychanalyse, nous nous situons plutôt dans ce fil fatal, où le mieux et le pire de l'Empire des images opèrent sur les subjectivités contemporaines, sur les corps, sur les formes des liens et sur les relations sociales. Là, en ce bord où les images semblent prendre le relais de l'ordre symbolique, dans la « mise en ordre » du monde.

Dans l'Empire des images, l'expérience du corps se soustrait d'une manière brutale. Mais aussi, l'Autre comme tel, a changé. À partir de cette nouvelle perspective, il est fondamental d'en étudier les multiples conséquences : dans la vie amoureuse, dans la construction des corps, dans les effets assoupissants et fascinants sur les enfants - les parents démissionnant de leur fonction, et la cédant, soulagés, aux écrans -, dans les effets de massification sur ces jeunes attrapés de bon gré dans les réseaux « sociaux » que le marché leur offre, dans la sexualité. Tels sont quelques axes vers lesquels s'orienteront nos débats à Sao Paulo en septembre.

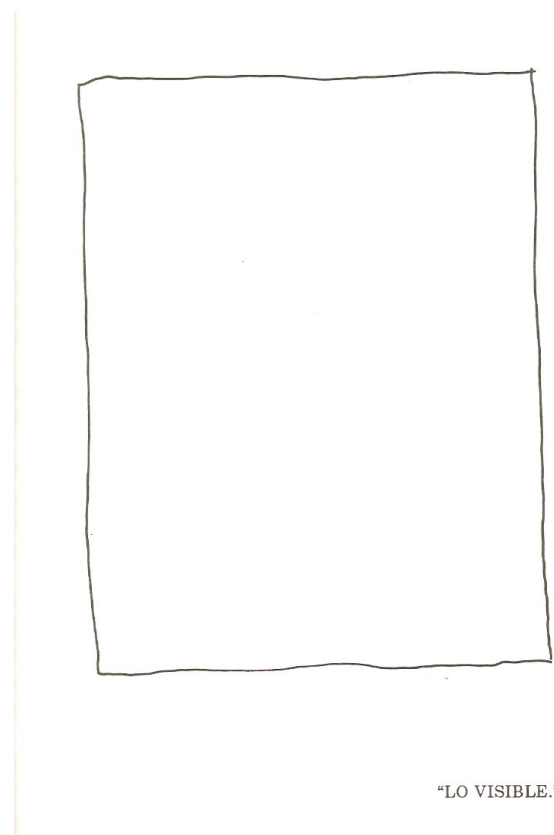
Finalement dans ce monde, où l'œil du consommateur contemporain reste sur sa faim insatiable, œil boulimique, plein d'images jetables, qui regarde qui ? Regardons-nous les images ou est-ce que ce sont elles qui nous regardent ?



Toute une clinique peut être dérivée à partir des réponses que nous donnons à ces questions. En contredisant l'illusion que crée ce que nous appelons l'Empire des images, nous pouvons dire avec John Berger que « le visible n'existe nulle part » [7].

Ce monde nivelé et sans reliefs dans lequel nous vivons, qui nous capture et nous fascine, est seulement une surface. Il n'est finalement que la projection sur une surface des systèmes-experts (Anthony Giddens) que nous nommons gadgets technologiques.

Ces images ne sont pas seules, tandis que les sujets capturés par elles le sont. Ces images ont leur Matrix. Ces surfaces brillantes qui montrent un pouvoir insolite, qui affectent des subjectivités et des corps, durent cependant le temps que dure la batterie. Et cela laisse le sujet devant tout ce qu'il a rejeté et avec quoi il doit savoir y faire. Sa solitude, son corps, son désir, ce à quoi il ne peut finalement se soustraire. OFF. The end. Le Loup est là ! En attendant, *promenons-nous dans les bois*. Mais alors oui, utilisons les images pour quelque chose qui en vaille la peine.



Le visible, John Berger

Traduction de l'espagnol par Noemí Cinader

Texte d'abord paru en espagnol sur le site de ENAPOL VII, XIX^e Rencontre Internationale du Champ freudien, qui aura lieu les 4, 5 et 6 septembre 2015, à Sao Paulo

<http://oimperiodasimagens.com.br/es/argumento/>

1 : Bioy Casares Adolfo, *L'invention de Morel*, roman classique de la littérature fantastique paru en 1940.

2 : Lacan, J., « La méprise du sujet supposé savoir », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp. 329-339.

3 : Mandil R.A., "Ensemble vide", *La Cause du désir* n° 86, mars 2014 (« Conjunto Vacío », *Opçao Lacaniana* n° 66 et *Lacaniana* n° 15)

4 : Cartier-Bresson H., « Living and looking », interview *New York Times*, 20 juin 2013 (traduction libre), disponible sur internet : http://lens.blogs.nytimes.com/2013/06/20/henri-cartier-bresson-living-and-looking/?_r=0

5 : Argument de ENAPOL VII, « L'Empire des images. Cf. site de l'Association mondiale de psychanalyse, www.wapol.org ou <http://oimperiodasimagens.com.br/fr/argument/>

6 : Berger, J., *Modos de Ver*, SL Barcelona, Ed. Gustavo Gil., trad. en français, *Voir le voir*, Paris, Ed. B42, 2014.

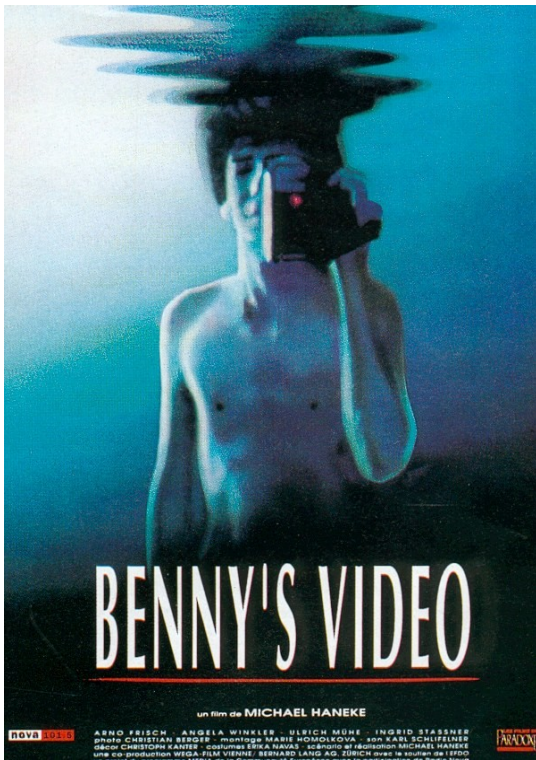
7 : *Ibid.*

Des images et des hommes

par Jeanne Joucla

Captations sans regard

La terrible actualité de ce début d'année a donné lieu à une production accélérée d'images dans tous les medias : journaux, JT, vidéos sur les réseaux sociaux. Rien de neuf. Rappelons-nous les images en boucle des avions s'écrasant sur les *Twin towers* le 11 septembre 2001... Pendant quelques minutes, après avoir vu, de nos yeux vu, l'impact des avions et l'affaissement des tours, la magie des images remettait les tours debout, maintenait encore un instant les avions hors-champ... Et si nous pouvions (au moins la première fois) nous croire devant quelque épisode de science-fiction, nous pincer le bras, ensuite, c'est incroyables et fascinés que nous regardions l'incroyable, l'impossible, deux fois, dix fois, mille fois...



Un film de Michael Haneke, *Benny's video*, film d'une violence inouïe, dit quelque chose de ce statut des images quand, dans l'esprit parfois égaré de celui qui regarde et les actionne – ici un adolescent –, elles échappent à la réalité partagée pour devenir une sorte de jeu vidéo isolé, hors temps, virtuel, une fiction délirante. Nous avons pu avoir ce sentiment devant la vidéo, postée sur le net, du policier blessé le 7 janvier, puis achevé, comme sous nos yeux, par un des frères Kouachi. Nous aurions aimé rembobiner la cassette, cliquer sur quelque *replay*, maintenir sur pause l'image juste avant, avant qu'il ne soit trop tard... Toute-puissance et triomphe du virtuel sur le réel.

À propos de cette vidéo, Jean-Philippe Tessé écrit : « Aujourd'hui tout le monde filme. Personne ne regarde, ni ne détourne le regard, on filme parce que ce qui était une décision, un désir, un choix, est devenu un pur réflexe. Un

acte impensé. Une captation sans regard. » [1] Banalité des images comme la banalité du mal, à la portée de tous, de la propagande comme des esprits fragiles.

Regarder en caméra rapprochée

Les images des attentats de janvier 2015 à Paris et des événements connexes (assaut GIGN, rassemblement...) ont croisé de façon contingente celles de la commémoration programmée des 70 ans de la libération des camps en 1945 et son cortège d'archives, de documentaires parfois inédits. Nous ne mettrons pas sur le même plan les premières, sans distance, et les secondes entrées dans l'Histoire. Cela n'empêche pas de s'interroger encore et encore sur le statut des images : entre l'indécence, l'inutile violence de certaines, et l'absolue nécessité de témoignages, de preuves des autres.

On sait le parti pris formel choisi par Claude Lanzmann pour *Shoah* : contrairement au film de Resnais, *Nuit et brouillard*, il ne filme aucune image qui vaudrait comme preuve de l'existence des camps. Seulement des entretiens en caméra rapprochée. C'est le cas de la séquence devenue moyen métrage, *Un vivant qui passe* [2] : Lanzmann, à son meilleur, ferre sa proie, Maurice Rossel, délégué de la Croix rouge internationale qui, en 1943, visite le camp d'Auschwitz sans rien remarquer de particulier, puis, en 1944, le camp « modèle » de Theresienstadt, maquillé pour la circonstance, et y rencontre ses occupants dressés à donner les bonnes réponses : rien à signaler dira en substance le rapport. Lanzmann, implacable, questionne : « Et maintenant, 30 ans après, avec ce que vous savez, que diriez-vous ? » — « La même chose », répond Maurice Rossel. La puissance de cette séquence tient à ce que la caméra saisisse sur son visage le surgissement obscène du *je ne veux pas savoir*.



Regarder l'horreur en face

Tel est le titre d'un article du *Monde* du 6 février 2015 qui fait un état des lieux des publications récentes et des images concernant la libération des camps. Il en ressort le constat, quelle que soit l'école de pensée (l'irreprésentable de la mort ou sa représentation), de la « rareté des clichés de la Shoah » au regard de « l'énormité de l'événement », clichés ou films pris au hasard des déplacements des troupes en ce début de 1945 : les Russes d'abord dont les images traduisent « une volonté d'internationaliser la perception du massacre » aux dépens de sa « dimension juive », ce que confirme le livre d'Annette Wieviorka [3].

Parmi les images télévisuelles et les articles en ce mois de commémoration, le nom d'Alfred Hitchcock [4] apparaît, ainsi que ce propos adressé à Henri Langlois : « À la fin de la guerre, j'ai réalisé un film visant à montrer la réalité des camps de concentration. Atroce. C'était encore plus atroce que le pire des films d'horreur. Personne n'a voulu le voir. C'était trop insoutenable. Mais ce film ne m'a plus quitté depuis. » Ajoutant : « Je ne crois pas que beaucoup de gens soient prêts à accepter la réalité, que ce soit au théâtre ou au cinéma. Les choses doivent seulement avoir l'air d'être vraies, car la réalité est une chose que personne ne se trouve prêt à affronter trop longtemps ». Ce film, *Images de la libération des camps*, images tournées par les britanniques, avait pour objectif de « prouver de manière irréfutable la réalité des crimes contre l'humanité dont ce peuple portait – pas seulement les nazis et les SS – la responsabilité ». C'est ainsi qu'Hitchcock travaille gracieusement au montage pour son ami Bernstein, militant antifasciste, et avec les *rushes*, découvrant l'horreur, « prend le parti de privilégier le plan-séquence et les longs travellings », inscrivant les images des « usines de la mort » au plus près de la réalité des villages et de leurs habitants, excluant tout ce qui serait susceptible d'être qualifié de manipulation. Une écriture cinématographique résolument centrée sur le mal au sein de l'humain.

Filmer le cauchemar

À la différence d'un Hitchcock au sommet de sa notoriété, Samuel Fuller n'est pas encore le grand réalisateur que nous connaissons. C'est un soldat américain enrôlé dans l'unité *Big Red One*, débarquée sur les plages de Normandie en 1944. L'horreur pour lui commence sur ces plages, à la vue des restes des cadavres de ses camarades débarqués avant lui. Les images qu'il tournera un an plus tard en mai 1945 à la libération du camp de Falkenau, grâce à la caméra que sa mère lui envoie, en seront profondément marquées.

Son documentaire est construit aussi sur de longs plans-séquences permettant de voir la proximité du village par rapport au camp. Ces plans montrent, contre les dénégations des habitants, l'impossibilité pour eux d'ignorer – bruit, odeur, vue – ce qui a eu lieu dans ce camp-là. S. Fuller les filme, ainsi que leurs édiles, contraints par le commandant à s'occuper des cadavres, à les vêtir et à les enterrer humainement.

À 40 ans de distance, dans un documentaire d'Emil Weiss intitulé *Falkenau, vision de l'impossible*, S. Fuller commente : « La guerre nous avait accoutumés aux scènes de violences, à l'horreur... mais nous ne pouvions imaginer que nous aurions à découvrir une vision plus cauchemardesque encore, Falkenau ».

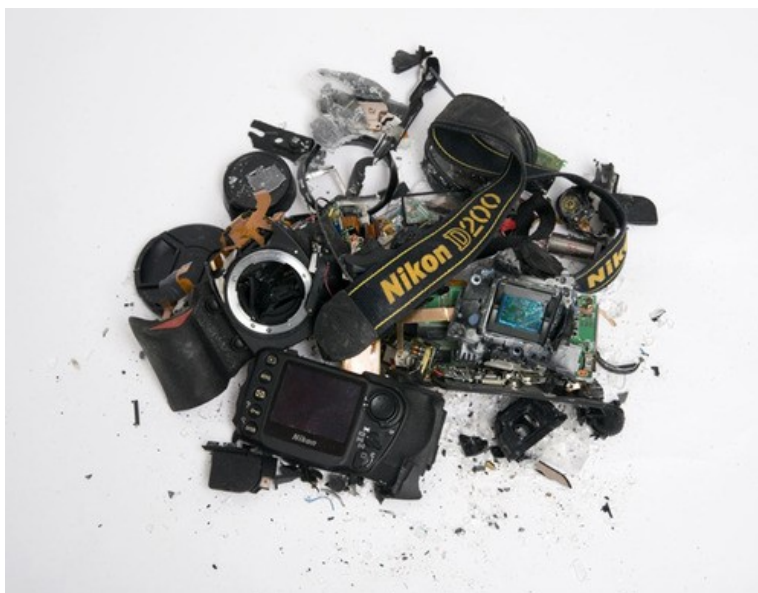
Ces images qui nouent l'horreur objective de ce qui se présente aux regards des Alliés, et l'horreur tapie dans la conscience des habitants du village voisin, saisies et construites par la pellicule grâce au regard de Samuel Fuller, auront marqué définitivement, et l'homme, et son œuvre à venir.

1 : *Cahiers du cinéma*, février 2015, n° 708, « Cinq jours en France (choses vues et entendues) », p. 8.

2 : Claude Lanzmann a réalisé ce film à partir d'un entretien que Maurice Rossel, délégué à Berlin du Comité International de la Croix-Rouge pendant la guerre, lui avait accordé en 1979, lors du tournage de *Shoah*.

3 : *1945. La découverte* d'Annette Wieviorka, Seuil, 2015.

4 : Ce paragraphe cite des extraits du formidable article de Samuel Blumenfeld dans *Le Monde* du 10 janvier 2015, intitulé « Hitchcock face à l'horreur des camps ».



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directrice de la rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

conseiller **jacques-alain miller**

▪ comité de lecture

pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition **cécile favreau, luc garcia**

diffusion **éric zuliani**

designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

technique **mark francoizel & olivier ripoll**

médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (**catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □
Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.